

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

Pagination continue.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>								

1878.

BIBLIOTHÈQUE DES FAMILLES.

LE FOYER DOMESTIQUE,

Journal Religieux, Littéraire, Historique et Agricole.

UN MORCEAU DE
MUSIQUE
CHAQUE MOIS.

Les lettres doivent être adressées à Mr. l'Administrateur du *Foyer Domestique*, à Ottawa.

3e Année.—No. 27.

OTTAWA

Judi, 4 Juillet 1878,

ABONNEMENT

\$2 par An,
PAYABLE D'AVANCE

ou
\$3 dans le cours de l'année.

Les lettres d'argent doivent être enregistrées.

SOMMAIRE.

	PAGES		PAGES.
Littérature.		Redaction.	
Le Paysan de Carigliano.....	313	Chronique	319
Poésie.		Le 1er Juillet.....	321
Le Capucin et le Libre-Penseur....	318	La St. Pierre.....	321
Bibliographie.		Le Protestantisme en Angleterre..	321
Le mois de Juillet consacré à		La famine en Chine.....	323
Ste. Anne.....	319	Rome	324
		—	
		Pour les ANNONCES, voir le Couvert.	



BULLETIN DES ANNONCES.

Comme le **Foyer Domestique** pénètre dans toutes les Paroisses et Villes de la Province de Québec, et autres Centres français du Canada, on a résolu de publier sur le **COUVERT DU Foyer** les Annonces des Marchands et Industriels qui nous seront adressées, à raison de 10 cents par ligne, pour la 1ère insertion, soit \$2.00 pour un carré de 20 lignes. et moitié prix pour chaque insertion subséquente.

ENFIN !

Nous avons atteint les plus bas prix. Nos **Orgues** et nos **Pianos** entièrement neufs et garantis pour cinq ans, sont à la portée de tous les bourses

LES

Meilleurs Instruments,
AUX PRIX
LES PLUS RÉDUITS.

Pianos et Orgues
de la Maison

“**CORNISH**”

L'élasticité de touche, la pureté du son et la beauté de construction de ces instruments ne peuvent être surpassées.

Il ne vous en coutera rien

pour les essayer. Nous les envoyons à l'épreuve pour dix ou quinze jours et nous payons le transport, aller et retour s'ils ne sont pas tels que nous les représentons. Nous ne vous demandons pas d'argent, avant que vous n'avez constaté que l'instrument est bien tel que nous le décrivons. Demandez-nous notre nouveau catalogue illustré.

CORNISH & CIE.,
Washington, New Jersey.

F. Martineau,
PEINTRE et VITRIER,

Nos. 501 et 505,

RUE Ste. CATHERINE,

A toujours en mains un assortiment complet

d'Huiles,
Peintures,
et vitres,

de toutes espèces et qualités qu'il vend à des conditions favorables, et à des prix extrêmement réduits.

On sollicite une visite.

Montréal, Janvier 1878.

CHANTS D'ÉGLISE.

Un **Sanctus**, Chœur à deux voix, avec accompagnement d'orgue est mis en vente à l'imprimerie du **Foyer Domestique**.

Aussi

Prosternez-vous ! Cartique pour l'Élévation.—Grand Chœur avec Duo.

PRIX :—50 Cents pour 12 copies.
Ottawa, 1er Juin 1877.

Les Machines à Coudre

SINGER

281 Rue Notre-Dame,

Montreal.

La nouvelle Machine à coudre des Familles de la Compagnie manufacturière **SINGER** dépasse toute concurrence, et le meilleur éloge qu'on en puisse faire est de constater le nombre considérable de Machines à coudre vendu durant ces quelques dernières années, savoir :

En 1871, la vente fut de	181,260
En 1872 do do	219,758
En 1873 do do	232,444
En 1874 do do	241,679
En 1875 do do	249,852

Ce simple aperçu fait assez voir combien les **Machines à coudre** de la fabrique **SINGER** sont populaires, puisque la vente va toujours en augmentant, chaque année.

Cette nouvelle Machine à coudre des Familles peut exécuter une quantité d'ouvrage que l'on croyait autrefois impossible de faire à la machine. Nous prétendons et sommes en mesure de prouver que c'est la moins chère, la plus belle, la plus délicatement arrangée, la plus parfaitement agencée, la plus facile et la moins fatigante à manoeuvrer de toutes les machines à coudre des familles. Elle est remarquable non seulement pour l'étendue et la variété de sa couture, mais aussi à raison de la diversité des tissus avec lesquels elle exécute des coutures également faciles et parfaites, car on peut employer le cordonnet de soie, le fil de toile ou de coton, tenu ou épais, et dans tous les cas on obtient le **point élastique fermé intérieurement**, égal des deux côtés de l'étoffe cousue. Ainsi l'on peut coudre du castor ou du cuir, avec beaucoup de solidité et une parfaite uniformité de points ; et le moment d'après cet instrument infatigable peut être ajusté pour de fins travaux sur la gaze ou les fils de la Vierge, ou pour remplir la tarlatane, ou pour froncer, ou pour presque tous les autres ouvrages exécutables avec des doigts agiles.

Quelle que soit l'espèce de la machine des familles, elle est livrée (sans augmentation de prix) avec un **Ourléur et Tresseur**, un **Tourneris**, un **Bidon plein d'huile**, une douzaine d'**Aiguilles assorties**, une **Aiguille plaquée extra**, et des **Instructions** pour se servir de la machine à coudre.

Pour plus amples détails, voyez nos Circulaires illustrées, que nous fournissons sur demande.

En commandant l'achat des machines, il faut indiquer leur **Espèce** et leur **Prix** assez clairement pour prévenir toute possibilité d'erreur. Toute commande doit être accompagnée du montant du prix, à moins que l'acheteur ne préfère payer sur livraison, quand l'expédition est faite par l'Express.

S'adresser à l'Agent,

281, Rue Notre-Dame,
MONTREAL.

MACHINES A COUDRE

DE

WHEELER & WILSON,

Nos. 1 et 3, Place d'Armes,

MONTREAL.

Médailles obtenues des Grandes Expositions Universelles de Londres (1862) Paris (1867). Vienne (1873), et Philadelphie (1877).

Les Machines à coudre de Wheeler & Wilson sont adaptées à toutes sortes de couture de famille, habillements militaires et pour l'usage des couturières, Modistes, Tailleurs, Manufacturiers de Chemises, Collets, Basques, Manteaux, Mantilles, Vêtements, Chapaux, Bonnets, Corsets, Chaussures, Parapluies, Parasols, etc. Ils travaillent aussi bien la Soie, la Toile, la Laine et le Coton, avec du fil de soie, de coton ou de toile. Ils cousent, piquent, plissent, ourlent, rabattent, cordent, braident, bordent et exécutent toutes sortes de coutures, faisant un beau point sur les deux côtés de l'article cousu.

Les Qualités qui les recommandent sont :

1. Beauté et excellence du point, semblable sur les deux côtés de l'objet cousu.
2. Force, fermeté et durabilité du point, qui ne s'effilera ni se découdra.
3. Economie du fil.
4. Application d'un rang large au besoin et suivant les matériaux.
5. Solidité et élégance de modèle et de perfection.
6. Simplicité et perfectionnement de construction.
7. Rapidité, facilité d'opération et de direction, et tranquillité de mouvement.

S'il y avait quelque inconvénient pour l'acheteur à visiter les salles de vente, l'ordre pourrait être envoyé au bureau et il sera rempli fidèlement, comme si le choix avait été fait personnellement.

Les Machines sont envoyées dans toutes les parties du pays avec instruction entière qui permettra à la personne la moins expérimentée d'opérer sans aucun trouble ou difficulté.

L'argent en fonds courants ou traite doit accompagner l'ordre. Cependant les machines peuvent être envoyées, le paiement devant être collecté sur livraison, s'il y a assurance satisfaisante qu'il sera fait alors. Les intérêts de la Compagnie ne étant la place à aucun acheteur de machine, dans leurs opérations pleines de succès, elle se tient prêt à donner toute assistance nécessaire aux pratiques, par correspondance ou autrement, pour notre fidélité à cet égard nous en appellons aux milliers qui se servent de nos machines.

Nous adressons nos catalogues illustrés à tous ceux qui en font la demande.

S'adresser à l'Agent

Nos. 1 et 3, PLACE D'ARMES, MONTREAL.

C. B. MAJOR,

AVOCAT,

PAPINEAUVILLE, P. Q.

ABONNEMENT.

Ce Journal paraît le JEU-
DI, et l'abonnement com-
mence avec l'année, payable
d'avance, comme suit :

CANADA.....\$2.00
ETATS-UNIS...\$2.20
EUROPE.....\$4.00

Pour ceux qui ne se
conformeront point à
cette règle, l'abonne-
ment est de \$3.00, pay-
able à la fin de l'année.

DIEU.—PATRIE.—FAMILLE.

LE

FOYER DOMESTIQUE.

ADMINISTRATION.

Tout ce qui concerne la
rédaction ainsi que la cor-
respondance se rattachant
aux abonnements, envoi
d'argent, annonces,
impressions, &c., &c.
doit être adressé à
Mr. l'ADMINISTRA-
TEUR du Foyer Do-
mestique, à Ottawa,
franc de port.

Journal Religieux, Littéraire, Historique, Agricole et de Tempérance.

E. GERVAIS, Rédacteur-en-Chef.

Littérature.

LE PAYSAN

DE

Carigliano.



L'ANGELUS du soir avait
sonné à l'église de Carig-
liano ; les troupeaux
venaient de rentrer, et les
portes des cabanes s'é-
taient refermées. C'étaient
l'heure où les pères, de
retour du travail, font
danser leurs enfants sur
leurs genoux, en enten-
dant le repas du soir.

Dans une des plus petites maisons du
village, un jeune homme et une jeune
femme étaient assis devant une table
où le souper avait été servi : mais ils
ne mangeaient pas et de grosses larmes
coulaient le long des joues de la jeune
femme.

—Margarita, dit tout à coup le mari
en lui prenant la main, si tu pleures
ainsi, comment veux-tu que j'aie du
courage ?

—C'est vrai, Pietro, on ne paie pas
ses créanciers avec des larmes.

—Nous avons encore tout un mois
devant nous, femme ; une bonne occa-
sion peut venir. Voilà que les troubles
de Naples ont pris fin ; Mazaniel a été
tué et ses partisans sont en fuite : le
commerce reprendra peut-être, et nous
pourrons vendre la laine de nos mou-
tons.

Margarita secoua doucement la tête ;
puis, voyant que son mari la regardait,
elle tâcha de sourire et lui répondit.

—Dieu t'entende, ami !

—Allons, reprit celui-ci d'une voix
tendre, ta main dans la mienne, Mar-
garita ; et sois ce que doit être une
vraie femme, douce et forte dans l'afflic-
tion. Dieu est bon pour nous, puisqu'il
nous a préservés jusqu'à présent de la
faim et de la maladie. Apporte ici notre
enfant.

La femme se leva vivement, passa
dans une chambre voisine et reparut
presque aussitôt, tenant dans ses bras
une petite fille de trois ans.

Mettez-vous là toutes deux à mes
côtés, dit Pietro ; lorsque je vous vois
cela me donne du courage et je sens
que je vous aime trop pour que vous
tombiez dans la peine. Quand je de-
vrais suer du sang, toi et ton enfant
vous serez heureuses.

Margarita attendrie embrassa son
mari.

—Tu es bon comme un saint, Pietro, lui
dit-elle, et je voudrais souffrir six mois
de plus pour racheter chacune de tes
heures de souffrance.

Dieu a mis dans les affections de fa-
mille la consolation de toutes les dou-
leurs. Margarita et Pietro se trouvè-
rent bientôt moins à plaindre, en sentant
combien ils étaient précieux l'un pour
l'autre. C'étaient des âmes simples et
aimantes qui se consolent facilement
du malheur par la tendresse.

Et cependant leur situation était bien
triste. Mariés depuis quatre ans, tout
leur avait d'abord réussi, mais pendant
les dernières années, des désastres de
tout genre les avaient frappés. Leur
récolte avait été détruite par la grêle,
leur troupeau décimé par la maladie.

Pour comble d'infortune, les troubles de Naples étaient survenus, et les avaient empêché de vendre leur récolte. Pressés par la nécessité, ils s'étaient donc adressés à un usurier qui leur avait prêté à gros intérêts, mais, ne pouvant payer ces intérêts aux termes convenus, ils avaient renouvelé leurs emprunts, leurs dettes s'étaient accrues, si bien qu'au moment où commence notre récit il ne leur restait plus aucun moyen d'éviter la ruine qui les menaçait.

Cependant la vue de leur petite Laure avait un peu dissipé la tristesse des deux époux ; la nuit était venue, ils commençaient à souper, lorsque la porte s'ouvrit tout à coup, et un étranger, dont les vêtements étaient en désordre et couverts de poussière, entra précipitamment dans la cabane. A cette apparition inattendue, Margarita avait jeté un cri, et Pietro, s'était levé presque effrayé.

— Que voulez-vous ? demanda-t-il brusquement à l'inconnu.

Mais celui-ci regarda autour de lui d'un œil soupçonneux. Enfin ils s'avança vers la table où les deux paysans étaient assis, et, rassuré sans doute par le doux visage de la jeune femme et la présence de l'enfant :

— Je suis un proscrit de Naples, dit-il ; je cherche un asile.

Pietro se découvrit, et Margarita se leva avec un empressément plein de compassion et de respect.

— Soyez le bien-venu, dirent-ils ensemble à l'étranger, en lui montrant une place à côté d'eux.

Tout cela s'était passé rapidement, et avec autant de simplicité que s'il se fût agi d'un fait journalier et vulgaire. Ce n'était point, en effet, la première fois que la cabane de Pietro servait de retraite à un proscrit. A cette époque, les guerres civiles désolaient toutes les cités de l'Italie ; chaque parti y perdait ou y reprenait successivement le pouvoir, et les montagnes étaient toujours pleines d'exilés fuyant la proscription du vainqueur. Étrangers à ces querelles, les paysans offraient tour à tour l'hospitalité aux vaincus de la veille et à ceux du lendemain. Ils ne s'informaient pas de l'opinion que le fugitif avait défendue, mais des périls qu'il courait ; ils ne regardaient point à sa cocarde, mais à la pâleur que la souffrance avait répandue sur son front.

Après avoir fait souper l'étranger,

Margarita se hâta de lui préparer un lit pour qu'il pût se reposer. Il y avait à l'extrémité de la cabane un réduit peu apparent et faiblement éclairé ; ils pensèrent que ce lieu était le plus sûr, et ils y conduisirent l'inconnu.

Cependant Pietro passa une nuit fort inquiète ; il craignait que l'on n'eût vu le proscrit entrer dans sa cabane et qu'il n'y fût découvert. Aussi que l'on juge de son effroi lorsque le lendemain, en sortant de grand matin, il aperçut des soldats arrivés pendant la nuit, et qui remplissaient le village. Pietro courut avertir l'étranger en lui recommandant d'éviter tout ce qui pourrait trahir sa présence. Il ajouta que sans doute les soldats quitteraient Carigliano dans la journée, et qu'alors il pourrait s'échapper sûrement. Mais les soldats ne partirent point, et l'on sut bientôt qu'ils avaient été envoyés dans le village comme poste d'observation et pour arrêter les proscrits. Pietro fut donc obligé de garder son hôte.

Les jours s'écoulèrent sans améliorer la position des deux époux. La présence de l'étranger leur avait même occasionné un surcroît de dépense qui hâtait leur ruine ; car c'est beaucoup pour le pauvre qu'une faim de plus à satisfaire. Cependant Pietro n'eût pas un seul instant la pensée de se débarrasser de cette charge nouvelle, en engageant le proscrit à quitter sa maison ; il savait trop que c'était l'envoyer à une mort certaine. Quelque onéreux que fût pour lui l'hôte que Dieu lui avait donné, il le garda sans rien dire, sans rien laisser paraître.

Margarita se taisait aussi, mais avec plus d'efforts. Son âme moins élevée comprenait moins facilement les dévouements généreux ; elle était trop bonne pour ne point se résigner au sacrifice, mais trop faible pour ne point le regretter parfois. Aussi, lorsque le soir les réunissait tous autour du chétif repas qu'elle avait préparé, son regard demeurait fixé sur le proscrit ; elle s'effrayait de sa faim, comptait chaque bouchée, et sentait en elle comme un sourd repentir de l'hospitalité qu'elle lui avait donnée. Mais si dans ce moment ses yeux rencontraient ceux de Pietro, elle baissait la tête en rougissant ; car elle avait honte de l'éclair d'égoïsme qui avait traversé son âme.

Quant au proscrit, c'était un homme sombre, qui parlait peu, et semblait

s'occuper de choses plus grandes que celles de la vie vulgaire. Sa reconnaissance ne s'exprimait jamais que par un geste ou par un regard. Le plus souvent, penché sur la table et le front dans une de ses mains, il traçait du doigt, devant lui, d'invisibles images dont il semblait chercher les formes et la pose. Cependant sa rêverie n'avait rien d'inquiet ; elle était noble, calme et souriante. Il était aisé de voir que le passé qui avait creusé de larges rides sur son front encore jeune ne lui avait point laissé de remords ; et que si ses lèvres demeuraient fermées, ce n'était point par prudence qu'il y avait au fond de ce cœur beaucoup de ces grandes choses que la parole n'exprime pas.

Après avoir passé la journée entière dans sa retraite, le proscrit, comme nous l'avons déjà dit, en sortait le soir pour prendre part au repas de famille. Un jour qu'ils étaient tous à table, on frappa à la porte de la maison : Pietro courut regarder par une lucarne placée au-dessus du seuil.

—C'est Pedrill ! s'écria-t-il en revenant. Et vite, signor, retournez à votre cachette ! cet homme est avare et méchant ; s'il vous apercevait, tout serait perdu.

L'étranger se hâta de fuir, et Margarita, encore tremblante, alla ouvrir à Pedrill qui continuait à frapper.

—J'ai cru que vous ne vouliez point me recevoir, dit le vieil usurier en entrant et jetant autour de lui des regards scrutateurs.

—Pourquoi cela, maître Pedrill ?

—C'est ce que vous pourriez dire mieux que moi, Pietro. Du dehors il me semblait entendre chuchoter ici ; on eût dit qu'il y avait quelqu'un avec vous.

—Vous voyez, en effet, que je ne suis point seul, répondit le paysan en montrant sa femme et sa petite fille.

Mais Pedrill regardait toujours avec une curiosité soupçonneuse.

—Je venais, dit-il enfin, pour savoir si vous êtes en mesure de payer ce qui m'est dû,

Margarita devint pâle, et serra son enfant dans ses bras.

—Je ne le puis, en vérité, répondit Pietro d'une voix basse et triste.

—Alors, mes enfants, votre maison et votre mobilier répondront pour vous ; car je ne suis nullement disposé à perdre mon argent.

Tout en parlant ainsi, Pedrill s'était avancé vers le foyer, et il se trouvait dans ce moment vis-à-vis de la table, que le proscrit avait subitement quittée.

—Parbleu, dit-il tout-à-coup, il me semble Pietro, que vous pouvez payer vos dettes, s'il vous reste de quoi acheter de telles coiffures.

En parlant ainsi, il montrait la toque de velours que l'étranger avait oubliée en se retirant. Margarita jeta un cri, Pietro embarrassé garda le silence.

—Trois couverts et trois chaises, ajouta à demi-voix Pedrill.

—Il est clair que j'ai effarouché votre compagnie, mes enfants ! reprit-il en ricanant.

Il s'assit ensuite et parla d'autre chose ; mais au moment de sortir, il attira Pietro dans un coin, et lui dit :

—J'aurais pu vous donner encore quelque délai ; mais votre imprudence compromettrait mes intérêts. Vous recevez des proscrits ; si on le savait, vous seriez condamné à la prison et vos biens confisqués. Je ne veux pas courir cette chance ; voyez donc à me payer dans huit jours comme vous l'avez promis, sinon je fais tout vendre.

A ces mots Pedrill se retira, laissant Pietro et sa femme immobiles d'effroi.

Cependant, au bout d'un instant, le paysan reprit courage...

—Il ne me dénoncera pas, dit-il ; car si l'on confisquait notre maison, il perdrait sa créance : nous n'avons donc rien à craindre de ce côté. Quant à vendre tout ce qui est ici, voilà longtemps que nous sommes menacés de ce malheur, et nous avons eu le temps de nous habituer à une pareille idée. L'oiseau du ciel trouve une feuille pour se mettre à l'abri ; Dieu ne sera pas moins bon pour nous que pour l'oiseau.

Cependant les huit jours s'écoulèrent dans une angoisse cruelle pour Pietro et pour sa femme. Sans moyens d'échapper au désastre qui les menaçait, ils ne pouvaient être sauvés que par un de ces miracles qu'on espère toujours mais sur lesquels la raison défend de compter. Chacun s'efforçait de cacher ses angoisses, afin de ne pas attrister l'autre ; chacun s'efforçait de causer et de sourire, mais cette causerie était distraite, ces sourires convulsifs ; et au fond de cette tranquillité jouée on sentait s'agiter une douleur amère.

Le proscrit ne savait rien de ce qui se passait, Pietro n'ayant pas voulu

ajouter à ses chagrins cette nouvelle inquiétude.

— Il sera toujours assez tôt pour l'avertir que nous ne pouvons plus lui donner un asile, dit-il à Margarita ; attendons au dernier instant.

Cependant Pedrill était revenu plusieurs fois sous prétexte de s'informer si Pietro pouvait le payer, mais en réalité pour savoir ce qui se passait chez lui. Un soir il avait failli surprendre l'étranger au moment où il sortait de sa retraite ; mais il avait feint de ne rien voir, et n'avait fait aucune observation.

Les choses en étaient-là, lorsqu'un malheur imprévu frappa la pauvre famille de Carigliano : leur petite fille tomba malade. Pietro et Margarita avaient réuni sur cette unique enfant toutes leurs espérances ; c'était à la fois leur force et leur consolation. Cette fièle créature, née un an après leur mariage, et qui avait assisté à toutes leurs joies comme à toutes leurs souffrances, était leur passé et leur avenir ; ils s'aimaient dans cet enfant, anneau vivant qui semblait réunir leurs deux existences. Que l'on juge de leur douleur en la voyant menacée de mort ! toute autre inquiétude disparut dans cette grande douleur ; et pendant les deux nuits qui s'écoulèrent, nuits de désespoir et de larmes, la pensée de leur ruine ne revint pas une seule fois aux deux époux. Ah ! que leur importaient la pauvreté et l'humiliation, pourvu que leur enfant pût vivre ! le travail ou les hommes pouvaient leur rendre tous les biens perdus ; mais il n'y a que Dieu qui puisse donner un enfant !

Margarita passa deux nuits en prière auprès du berceau de sa fille, demandant, comme Jésus-Christ au jardin des Olives, que l'on éloignât d'elle ce calice. Enfin elle fut exaucée, et le troisième jour la malade parut se ranimer. Oh ! qui n'a connu cette joie d'une guérison inattendue, cette ivresse qui inonde l'âme près de l'être aimé qui vient d'échapper à la mort ! Jamais peut-être bonheur si grand n'avait rempli les cœurs de Margarita et de Pietro.

Mais avec la tranquillité de l'âme revint la prévoyance et les inquiétudes d'esprit. On était à la veille du jour fatal indiqué par Pedrill pour le paiement de sa créance ou pour la vente de sa maison. Pietro comprit qu'il était

temps d'avertir le proscrit de ce qui allait arriver. Il le fit avec une noble simplicité. L'étranger l'écouta sans dire ; mais quand le paysan releva la tête, il aperçut une larme qui roulait sur ses joues sillonnées. Il recula étonné. Le proscrit lui tendit la main.

— Je suis aussi pauvre que toi, dit-il, et je ne puis te sauver.

— N'ayez point de souci de nous, signor, mon travail suffira pour nous faire vivre ; et d'ailleurs, ne faut-il point que chacun ait ses peines ici-bas ?

— Tu as raison ; mais puisse Dieu être indulgent pour toi ! Je partirai cette nuit.

Le soir vint, et Pietro allait fermer sa porte lorsque Pedrill se présenta.

— Et bien, dit-il, c'est demain que tu dois me payer ; y as-tu songé ?

— Plus que je ne l'aurais voulu, murmura le paysan.

— Et à quoi t'es-tu décidé ?

— A subir toutes les conséquences de mon malheur...

— C'est-à-dire que tu ne peux pas me satisfaire ?

— C'est la vérité.

Le petit usurier garda un instant le silence ; il jeta les yeux autour de lui pour s'assurer que personne ne l'écoutait, et s'approchant davantage de Pietro :

Que dirais-tu, reprit-il à demi voix, si je te donnais un moyen de gagner du temps et me payer en partie sans vendre la maison ?

— Sainte Vierge est-ce possible ? s'écria Pietro tout saisi.

— Ecoute, ajouta Pedrill rapidement, tu caches ici quelqu'un.— Oh ! ne cherche pas à le nier, j'en suis sûr.— On a promis vingt ducats à quiconque livrera un proscrit ; va dénoncer le tien au commandant de Carigliano, et tu toucheras la somme convenu.

— Seigneur Dieu ! que me proposez-vous-là ? dit Pietro en reculant.

— Un moyen simple et facile de retarder ta ruine, et peut-être de te tirer d'affaire.

— Une infâme trahison, Pedrill !

— Trahison, trahison... Je ne m'arrête point aux mots, vois-tu. Puisque le gouvernement encourage à dénoncer les proscrits, c'est qu'il trouve cela bien, n'est-ce pas ? pourquoi veux-tu être plus honnête homme que le gouvernement ?

— Assez, assez, Pedrill !

—D'ailleurs, songez-y bien, si tu refuses, tu es perdu : demain je mets en vente tout ce qu'il y a ici, et il ne te restera pas un berceau pour ton enfant malade.

—Hors d'ici, Satan ! s'écria Pietro en repoussant l'usurier ; hors d'ici ; tu espères me tenter en me parlant de mon enfant, mais je ne veux plus t'entendre !...

—Perds-toi donc, imbécile, grommela Pedrill en se retirant.

Mais après avoir fait quelques pas, il revient de nouveau.

—Réfléchis bien, Pietro, dit-il ; ce que je t'ai proposé est dans ton intérêt. Mon cœur saigne quand je songe à la position dans laquelle tu vas te trouver. Ecoute, ajouta-t-il plus bas, s'il te répugne de dénoncer toi-même ce proscrit, fais-le sortir de chez toi : je le livrerai, et nous partagerons les vingt ducats.

Pietro poussa Pedrill sans lui répondre, et referma la porte avec violence.

Ce que venait de lui dire cet homme l'avait jeté dans une singulière agitation. Il n'avait point balancé un seul instant à faire son devoir ; mais la pensée que le lendemain sa femme et sa fille encore malade seraient sans asile le bouleversait.

Cependant il voulut avertir l'étranger de ce qui venait de se passer, non qu'il craignît les dénonciations de Pedrill, qui en livrant la retraite du proscrit se fût exposé à voir confisquer une maison qui allait lui appartenir ; mais le vieil usurier pouvait espionner la fuite de l'étranger, et devenir la cause de sa perte. Pietro courut à l'endroit où celui-ci était caché, et l'appela sans recevoir de réponse. Surpris, il poussa la porte, entra ; il n'y avait personne, mais la lucarne était ouverte, et l'étranger avait pris la fuite.

—Il aura voulu éviter de pénibles adieux, et empêcher que je ne m'expose en le conduisant hors du village, pensa Pietro. Brave homme ! que le ciel le conduise !

Il vint annoncer à Margarita le départ de leur hôte.

La nuit s'écoula pour eux dans une triste attente, et ils se levèrent au point du jour. Pedrill arriva bientôt, avec les gens de justice qui devaient lui prêter appui.

—La nuit vous aurait-elle rendu plus sage ? demanda-t-il bas à Pietro ;

et trouvez-vous maintenant qu'il soit bon de gagner vingt ducats ?

—L'homme que tu voulais livrer est loin d'ici et en sûreté, répondit le paysan avec mépris.

—C'est ce que je voulais savoir ; puisque ta demeure ne renferme plus rien de suspect, je puis y faire entrer la justice.

En effet, les gens qui avaient accompagné Pedrill se répandirent aussitôt dans la maison. On somma Pietro, au nom de la loi, de payer la créance qui lui était présentée, ou de se reconnaître dépossédé de tout ce qui lui appartenait...

—Rien n'est plus à toi ici, ajouta brutalement l'homme de loi ; va-t-en.

Pietro jeta autour de lui un regard éperdu. Cette demeure qu'il avait reçue de son père où il avait grandi, où sa mère était morte, où il avait conduit sa jeune épouse le jour de leur mariage, il fallait la quitter. Rien n'était plus à lui dans cette maison où il laissait toutes ses habitudes et tous ses souvenirs !... —Pietro égaré ouvrit les bras comme s'il eût voulu embrasser les murs et tout ce qu'il allait abandonner ; mais en se refermant ses bras rencontrèrent Margarita qui tenait son enfant.

—Venez ! s'écria-t-il ; venez, mes seuls, mais vrais trésors ! puisque vous me restez, je n'ai rien perdu.

Et il sortit en les tenant pressées sur son cœur.

Cependant l'effort avait été trop grand ; à quelques pas du seuil il s'arrêta, se laissa tomber sur un tertre de gazon, et tourna les yeux vers sa demeure. Margarita s'assit en silence à ses pieds, avec cette muette résignation que trouvent les femmes dans les douleurs sans remède. Oh ! qui peut dire ce qui se passa alors dans le cœur de Pietro ? Jusqu'à ce moment sa vie avait été pure de toute mauvaise action, jamais la colonnie elle-même n'avait osé le toucher de son souffle, et cependant tout avait tourné contre lui : le sort avait fait un mendiant de l'homme laborieux, aimant et généreux, et avait enrichi de ses dépouilles un lâche méprisé de tous. Qu'était-ce donc qu'un monde où la vertu n'était rien, et où les bons devenaient la proie des méchants ? Oh ! quels doutes devaient entrer dans un esprit simple, en face de telles iniquités ! comme ses mains croi-

sées avec rage devaient se lever vers le ciel pour invoquer la justice de Dieu ! Hélas ! le premier et le plus dangereux poison du malheur est le doute !... Mais après ce premier vacillement les âmes bien faites reprennent leur attitude ; et l'on comprend que la force elle-même ne peut avoir qu'une base solide, la patience !

Pietro voyait transporter hors de sa maison des meubles qui tous lui rappelaient une habitude ou une affection : c'était le banc où il s'asseyait avec Margarita et sa fille sur ses genoux, un lit où sa mère était morte, le miroir dont sa femme se servait jeune fille. Tout cela s'entassait sous ses yeux, et déjà la vente commençait. Déjà des voisins avides de profiter de sa ruine achetaient à bas prix ces souvenirs, et chacun d'eux emportait comme un lambeau de sa vie ; quand tout à coup les enchères furent suspendues. Il se fit un mouvement dans la foule qui se pressait à la porte de la maison, et l'on sembla s'interroger comme s'il s'était passé quelque chose d'extraordinaire. Deux villageois passèrent rapidement près de Pietro.

—Pedrill à ordonné d'avertir le comte de Corsino, dit l'un d'eux.

—Que se passe-t-il donc ? demanda Pietro.

Mais les villageois étaient déjà loin et ne l'entendaient plus.

Après avoir hésité quelque temps, le paysan se leva et s'approcha de la foule. Dans ce moment le comte de Corsino arrivait ; Pietro entra avec lui dans la maison.

—Venez, signor comte ! s'écria Pedrill : nous avons découvert ici des peintures extraordinaires et que nous avons voulu vous montrer avant d'y toucher.

On le conduisit aussitôt dans le lieu obscur où avait été caché le proscrit, et Pietro suivit ses pas. Alors, à la clarté des torches que l'on avait allumées et qui répandaient dans cet étroit réduit une vive lumière, le paysan aperçut pour la première fois de grandes figures qui couvraient les cloisons et les murs. La plupart n'étaient que grossièrement ébauchés ; mais il y avait tant de hardiesse dans le trait, tant de fierté et de puissance dans les poses, qu'il était impossible de ne point reconnaître la main d'un maître. Le comte Corsino s'arrêta avec un cri d'ex-

tase devant cette merveilleuse composition ; c'était un connaisseur habile, et qui avait consacré une partie de son immense fortune à se former une galerie de tableaux qui passait pour une des plus riches de l'Italie.

—Pietro, dit-il en apercevant près de lui le paysan qui contemplant avec stupéfaction les esquisses dont les murailles étaient couvertes, depuis quand possèdes-tu ce trésor ?

—En vérité, je l'ignore, signor comte ; car je vois comme vous ces dessins pour la première fois.

Corsino regarda de nouveau avec attention ces admirables ébauches, et s'écria :

—Par le ciel ! il n'y a en Italie qu'un seul peintre qui ait pu dessiner ces figures, et ceci est de Salvator Rosa.

—C'était en effet son nom, murmura le paysan.

—Que veux-tu dire ?

Pietro regarda autour de lui ; voyant qu'il était seul avec Pedrill et le comte de Corsino, il raconta à celui-ci tout ce qui s'était passé, comment il avait recueilli un partisan de Mazaniel, et le long séjour du proscrit dans cet endroit caché. Quand il eut achevé :

—Plus de doute, dit le comte, ces dessins sont du grand Salvator ! Pietro, je paie tes dettes et je t'achète ta maison. Mais pars sur-le-champ ; car on saura que tu as donné asile à un proscrit, et tu serais inquiété.

Le soir même, Pietro, muni d'une forte somme, suivait joyeusement, avec sa femme et sa petite Laura, la grande route de Milan.

Le Capucin et le libre-penseur

De deux amis intimes au collège.

L'un devint franc-maçon, libre-penseur, que sais-je ?
Libre-faiseur surtout (à quoi bon sans cela ?)

Et l'autre capucin. Or, un jour de gala,
Qu'il venait de dîner au café du Manège

Et se faisait conduire à l'Opéra,

Notre gai viveur rencontra

Le capucin trottant, les pieds nus, dans la neige.

—Holà ! lui cria-t-il, du haut de son coupé :

Capucin, tu seras joliment attrapé

S'il n'existe point d'autre vie !

—Oui, dit le copucin, prompt à la repartie ;

Mais s'il en existe une, avoue, en bonne foi,

Que tu seras encore plus attrapé que moi !

Bibliographie.

Le Mois de Juillet consacré à Sainte Anne, suivi d'une NEUVAINÉ A SAINTE-ANNE, des prières de la messe, etc. ; par M. le chanoine H., in-32 br., 15 cts. ; J. B. ROLLAND & FILS, libraires éditeurs, 12 et 14, rue St. Vincent, Montréal.



EXTENSION de la dévotion à la Bonne Sainte-Anne s'accroissant de jour en jour, quelques personnes pieuses ont composé des ouvrages en son honneur, pour aider aux fidèles dans leur dévotion. Les livres de ce genre se multiplient chaque année et nos lecteurs en connaissent certainement plusieurs qui les ont déjà édifiés et instruits. Malgré cette abondance, nous sommes sûrs que les âmes pieuses apprendront avec plaisir que MM. J. B. Rolland et fils viennent de publier un nouvel ouvrage sous le titre de *Le mois de Juillet consacré à Sainte-Anne, suivi d'une neuvaine à Sainte-Anne, etc.*

Ce qui distingue cet ouvrage de tant d'autres qu'on a écrits sur le même sujet, c'est que tous les mystères et toutes les situations de la vie de Sainte-Anne sont étudiés à part et sévèrement approfondis. Pour chaque jour du mois, il y a une méditation, divisée en trois parties ; une prière, une méditation proprement dite, et une étude d'une situation de la vie de Sainte-Anne. Les méditations ne sont ni trop longues ni trop courtes, elles ont toutes rapport à Sainte-Anne et se distinguent par leur onction et leur simplicité.

Les méditations pour tous les jours du mois, suivie d'une neuvaine à Sainte-Anne, et de nombreuses prières en son honneur, les *litanies de Ste. Anne*, un *acte de consécration à Ste. Anne*, les *prières de la Ste. Messe*, les *Vêpres du dimanche* et des *cantiques à Ste. Anne*. C'est donc un livre, plus complet qu'aucun autre ouvrage traitant du même sujet, qui ait parut jusqu'à ce jour. C'est en même temps un livre pour le mois consacré à Ste. Anne et un livre de prières dont on peut se servir à toutes les époques de l'année. Nous ne pouvons donc trop le recommander à l'attention des fidèles, d'autant plus que Mgr. l'Évêque de Montréal a bien voulu lui donner sa bienveillante approbation.



LE FOYER DOMESTIQUE.

Ottawa, 4 Juillet, 1878.

Chronique.

Le Congrès européen se poursuit avec assez de lenteur. On entrevoit même un peu d'antipathie entre les représentants des diverses puissances. Il n'y a réellement que quatre puissances bien intéressées, l'Angleterre, la Russie, la Turquie et l'Autriche. La fière Albion paraît ne pas vouloir céder devant les prétentions de l'empire moscovite, et en cela, elle s'entend très-bien avec l'Autriche, qui depuis le commencement de la lutte a désapprouvé entièrement la conduite de la Russie. Quand aux délégués de la France, de l'Allemagne et de l'Italie, ils agissent plutôt en médiateurs qu'en partisans des puissances les plus intéressées, tout en se réservant le droit de donner leur vote lorsque toutes les questions soumises au Congrès seront bien comprises. D'un autre côté la Turquie, qui regarde le traité de San Stefano comme une extorsion des plus affreuses et une violation de tous les droits, a bien raison de s'y opposer. Il y a là quelque chose de comparable à ce que fit l'Allemagne à l'égard de la France, en 1870, en exigeant d'elle l'énorme indemnité de cinq milliards, dans l'espérance unique de la ruiner. Mais Bismarck ne fut pas longtemps sans se repentir de n'avoir pas demandé plus, surtout lorsqu'il vit que dans l'espace de quelques jours la caisse de France reçut en souscriptions un montant plus fort que l'indemnité même. Mais il y a cette différence pour la Turquie, que les conditions du traité de San-Stefano mettent ce pays à la merci de la Russie. Si toutefois les puissances ne s'entendent pas définitivement, nous pouvons nous attendre à voir se déchainer sur le continent Européen tout entier, une des guerres les plus meurtrières dont l'histoire ait gardé le souvenir. En comptant le nombre d'hommes qui sont en ce moment sur pied,

disposés à se précipiter les uns sur les autres pour s'entretuer, en considérant la puissance des moyens de destruction qu'ils ont entre les mains et les sommes énormes prélevées sur les besoins de chaque peuple, pour le mettre en état de nuire aux autres peuples, on reconnaîtra sans peine que la justice divine ne pourrait châtier plus sévèrement l'orgueilleuse révolte de la société moderne, qu'en la contraignant à tourner contre elle-même et changer en fléaux destructeurs, les progrès dont elle est si fière.

Dans tous les cas nous espérons que les différentes nations qui sont représentées au Congrès de Berlin, en viendront à une entente générale qui ramènera sur l'horizon de l'Europe, la paix tant désirée, non seulement par les puissances étrangères, mais encore par celles qui sont le plus immédiatement intéressées dans la question d'Orient.

Aux États-Unis on continue toujours d'agiter la question présidentielle. Le parti de M. Tilden tient à mettre au jour et dans tous ses moindres détails, la corruption exercée par les partisans de M. Hayes. Il nous sera donné de voir, une fois de plus, jusqu'à quel point les droits des peuples sont foulés aux pieds, lorsque les chefs se font les vils esclaves de l'esprit de parti et qu'il font de l'honneur et de toutes les vertus morales une question de pur intérêt matériel. Pauvre M. Hayes, comme il doit bondir sur le siège de Président ! comme il doit frémir sous cette couronne d'infamies que maintiennent sur sa tête les soi-disant défenseurs des droits du peuple ! Et cependant, malgré qu'il soit parfaitement convaincu de l'injustice des procédés qui ont été employés, pour l'élever à la charge de président, il ne rougit pas de devoir à l'injustice, à la rapacité et à l'esprit de parti le plus absolu, la position qu'il a aujourd'hui. Le soulèvement de tous les bons intérêts de ceux qui veulent véritablement défendre les droits du peuple, ne saurait être trop souvent provoqué, quand il n'aurait pour effet que de neutraliser la fermentation des sentiments bas et des passions mauvaises qui menacent d'infecter l'air où nous vivons.

On découvre dans le comté d'Ottawa, des mines de phosphate de chaux de

plus en plus riches. C'est à Templeton surtout que les veines en sont très-abondantes. Il vient de se former une compagnie anglaise puissante, pour l'exploitation en grand du phosphate, qui est destiné paraît-il à rendre d'immenses services à l'agriculture. Le président de cette compagnie vient de partir pour l'Angleterre, emportant avec lui de superbes échantillons. De plus, tous les jours, M. Charles Lyonnais, qui possède les plus beaux lots, encaisse le phosphate sur le terrain et l'expédie par centaines de tonneaux.

Les hôtels d'Ottawa fourmillent d'Américains en quête de terrains de phosphate. Après avoir visité les principales mines qui se trouvent à la Gatineau et à Templeton, beaucoup d'entre eux ont avoué qu'ils ne s'attendaient pas à voir des mines aussi riches et aussi faciles à exploiter ; car en beaucoup d'endroits le phosphate se trouve à la surface même des terrains. Samedi dernier, on en a découvert une veine d'une largeur de onze pieds et demi en moyenne, sur sept pieds d'épaisseur, et cent cinquante-trois pieds de longueur. Le lot sur lequel se trouve cette veine, sans compter plusieurs autres presque aussi considérables, a été payé cinquante-cinq piastres l'automne dernier, et huit mille piastres ont été offerts cette semaine pour le même lot, par une compagnie Américaine. En somme il n'y a pas de doute que ce genre d'industrie se développera rapidement, et deviendra sous peu une source abondante de richesses pour le pays en même temps qu'il procurera de l'ouvrage à un grand nombre d'ouvriers.

Dans la Province de Québec tous les yeux sont tournés sur la Capitale du Bas-Canada. Tous les comtés suivent avec intérêt la politique des représentants. Plusieurs craignent l'oxydation, beaucoup la désirent, d'autres enfin veulent le *fair play*. De deux choses l'une, ou le gouvernement actuel se soutiendra, ou le peuple sera de nouveau appelé à décider le sort du ministère ; mais l'appel au peuple est plus que probable. Les députés sont tellement intéressés aux débats, que les séances pourraient durer *trente-six heures par jour*, et personne ne s'absenterait une minute ; c'est pourtant contre les habitudes d'un bon nombre d'entre eux.

Nous sommes heureux cependant de voir que tous se sont donné la main pour voter l'adresse au Gouverneur-Général. C'est une marque bien certaine que le pays regrettera longtemps la perte qu'il ferait si lord Dufferin quittait le pays. De son côté, le gouverneur a manifesté très-souvent combien il est touché de cette sympathie des Canadiens à son égard.

La St. Pierre.

Le compte-rendu de la fête annuelle de la Société St. Pierre nous est parvenu trop tard pour être publié. Nous le publierons au prochain numéro.

Le 1er Juillet.

La fête anniversaire de la Confédération a été célébrée, à Ottawa, avec un éclat inaccoutumé. Dès le matin les drapeaux anglais flottaient sur tous les édifices publics, et tout le monde s'empressait pour assister à la grande revue du corps des pompiers. Dans l'après-midi, même empressement pour assister aux jeux qu'un comité avait organisés depuis longtemps. Une partie de "Crosse" fut chaudement disputée entre les Iroquois de Caughnawaga et ceux de St. Régis. Mais à cause d'une erreur commise par un des partis, les juges ne voulurent pas se prononcer. Vers 4 heures le professeur Jenkins marcha sur un fil tendu à plus de soixante pieds de hauteur; et vers 5 heures M. Grimley, de New York, fit une ascension en ballon. Il était accompagné de M. Fox, du *Free Press*. Après s'être élevé à une hauteur prodigieuse, les voyageurs aériens prirent terre à East Portland, situé à environ vingt milles d'Ottawa. La fête s'est terminée par un feu d'artifice, unique, paraît-il, à Ottawa. La dernière pièce qui fut lancée représentait la couronne de la Reine d'Angleterre, avec les mots *Dominion of Canada, 1878*, le tout en lettres de feu, à couleurs variées. A l'apparition subite de cette pièce, des cris d'admiration s'échappèrent de vingt milles poitrines, et les différents corps de musique, disséminés çà et là sur le terrain, jouèrent le *God save the Queen*.

Le Protestantisme en Angleterre.

Malgré les immenses trésors et le prestige étonnant dûs à sa constitution, le protestantisme en Angleterre roule de plus en plus vers l'abîme qui lui est destiné. Miné depuis très-longtemps par le catholicisme qui a en Angleterre un ascendant de plus en plus marqué, et qui lui enlève de temps à autre ses plus fermes colonnes, comme on l'a vu encore dernièrement; sans cesse ébranlé par les milliers de sectes qui jettent des doutes bien fondés sur son autorité doctrinale, il se voit, chaque jour, l'objet d'appréciations qui sont loin de tourner à son avantage, surtout quand on voit que ces remarques sont faites par ses plus fidèles sujets. Ils admettent que leur Eglise est incontestablement la plus riche du monde entier; mais que son prestige dépend tout entier de ses énormes revenus: que leur Eglise n'a aucun droit de s'affubler du titre "*d'Eglise des Pauvres*," puisque le pauvre, le misérable, n'est jamais vu dans ses temples; car il croit naturellement que l'Eglise n'existe pas pour lui mais seulement pour l'homme riche et considéré.

Toujours, les persécutions ont tourné à l'avantage de l'Eglise Catholique et lui préparent un triomphe de plus en plus glorieux. Au milieu des efforts inouïs de la tempête qui gronde sans cesse, chaque éclair qui déchire les nuages d'impostures, nous montre l'Eglise du Christ s'élevant de plus en plus radiée au-dessus des idées modernes, et les sectes étonnées admirent dans le silence ce qu'elles n'ont pas le courage d'avouer publiquement.

Il devient évident, par le grand mouvement qui se produit au sein du protestantisme que, le parti le plus orthodoxe suit l'impulsion de plus en plus forte qui le pousse hors des sentiers suivis, jusqu'à présent, par la généralité des protestants, et il demande à grands cris, et comme malgré lui, la liberté de croire plus qu'on ne croit.

Les arrangements que les ritualistes sont à faire avec le Vatican semblent jeter la désunion dans le camp protestant, et ce revirement presque soudain qui s'est opéré dans les opinions de ce grand nombre de protestants qui reconnaissent leurs erreurs, fait, après la guerre, le sujet de toutes les conversa-

tions. Tant mieux : car, comme le doute sur une question nous porte naturellement à étudier et à approfondir cette même question, les chefs des différentes sectes se décideront enfin à étudier la constitution fondamentale de l'Eglise Catholique, et reconnaîtront malgré tous leurs préjugés, qu'elle est la seule capable de rattacher le cœur au bien suprême perdu, la foi. Si les protestants se donnaient la peine de méditer sérieusement les aveux de Luther lui-même, ce triste héros de la Réforme, ils admettraient bien vite la supériorité de l'Eglise Catholique Romaine sur toutes les sectes séparées. Citons un extrait de Luther :

" Il n'y a point de doute que l'Eglise Romaine n'ait la préférence en rang et en dignité sur toutes les autres Eglises, car c'est là que furent saint Pierre et saint Paul : c'est là que plusieurs milliers de martyrs versèrent leur sang, que le monde et l'enfer furent vaincus. D'où il est aisé de comprendre pourquoi Dieu y attache une attention toute particulière." (Luther, t. I. f. 163 : Iéna.

" Nous avouons que le papisme possède le plus grand nombre des bienfaits du christianisme, qu'il les possède même tous, et que c'est de lui que nous les tenons. Nous avouons qu'il a la véritable sainte Ecriture, le véritable baptême, le véritable saint sacrement de l'Eucharistie, les vraies clefs pour la rémission des péchés, la vraie prédication de l'Evangile, le vrai catéchisme. Je dis que sous le pape se trouvent les vrais chrétiens, le vrai troupeau choisi, et beaucoup de pieux et de grands saints. Si donc la vraie chrétienté est sous le papisme, il faut bien qu'il soit le véritable corps composé de vrais membres de Jésus-Christ, et, s'il est son corps, il a aussi son esprit, son Evangile, son baptême, ses sacrements, ses clefs, sa prédication évangélique, sa prière, son Ecriture, et tout ce qui tient au christianisme." (Luther t. IV. f. 320, écrit en 1528, onze ans après la prétendue réforme : Iéna.)

C'est ainsi que le Christ continue son œuvre sur la terre, arrachant la louange aux lèvres de ses ennemis, et faisant toucher au doigt l'impossibilité logique qu'il y a d'avoir une unité même apparente dans la foi, lorsqu'on ne veut pas reconnaître l'autorité infaillible.

L'Eglise Protestante (s'il en existe

une, car, à dire vrai, il n'y a que des sectes protestantes, dans l'église chrétienne), cette église, avec sa doctrine qui laisse à chacun la liberté d'examiner et d'interpréter l'écriture, est elle faite pour évangéliser les peuples plus ou moins sauvages ? Le missionnaire protestant ne sera-t-il pas lui-même forcé d'abjurer cette doctrine, s'il veut enseigner à ses prosélytes que ce qu'il leur annonce est une vérité infaillible ? En d'autres termes, ne devra-t-il pas en sa qualité de missionnaire, cesser lui-même d'être protestant ? Dans tous les pays où une mission protestante aura fait des progrès, ne se formera-t-il pas de nouvelles sectes, conformes aux mœurs et aux habitudes particulières des néophytes ? Cela ne peut manquer d'arriver, et, par l'absence d'un centre absolu de doctrines, beaucoup de ces sectes s'écarteront davantage du protestantisme et lui seront plus opposées que le catholicisme même. Il n'existe donc pour les protestants aucun motif raisonnable qui puisse leur faire désirer de rivaliser avec l'Eglise Catholique. Le catholicisme, avec ses rites et ses formes, est plus propre à agir sur les sens et l'esprit que le culte protestant ; il doit trouver plus facilement accès dans le cœur des sauvages, que le protestantisme avec la simplicité de ses cérémonies et la sévérité de ses préceptes. Indépendamment de cela, l'Eglise Catholique possède dans son centre d'unité, dans sa doctrine invariablement fixe et dont elle ne permet aucune déviation, un moyen certain pour maintenir les nouvelles ramifications qu'elle fonde, dans une parfaite confraternité de foi entre elle et l'Eglise-mère. Mais ce qui est pire encore, c'est que, si des missionnaires catholiques et protestants s'établissent dans le même lieu, ils doivent nécessairement se combattre, se reprocher réciproquement que leurs doctrines sont erronées, et se jeter l'anathème. Comment établir, en pareil cas, le respect du christianisme, la foi dans ses doctrines, leur infaillibilité et le règne de la charité ?

On sait d'avance que les protestants reconnaissent le grand prestige du catholicisme sur les peuples qui sont avides de la vérité ; leur fanatisme est le seul obstacle qui les empêche d'adhérer à l'unité catholique ; mais comme ce fanatisme n'est pas le même chez les partisans des diverses dénominations,

tions protestantes, il s'en suit entre elles, une lutte qui tourne inmanquablement à l'avantage des catholiques romains. En étudiant les développements du protestantisme en Angleterre, ses attaques réitérées contre tout ce qui tendait à l'unité Catholique, on voit que malgré les flots menaçants des milliers de sectes qui cherchent à la submerger, la barque de Pierre, dirigée par son divin pilote, n'a pas cédé un instant aux efforts de la tempête. Elizabeth, il est vrai, a déployé toutes les atrocités de son instinct féroce, elle s'est lavée dans le sang d'un million de martyrs, mais depuis ce temps, le sang de ces héros du christianisme a été comme une semence qui a toujours grandi et qui fournit aujourd'hui à l'Église du Christ, un si grand nombre d'enfants prodigues. Oui, il faut que, tôt ou tard, la fière Albion redevienne ce qu'elle fut autrefois, éminemment chrétienne ; il faut qu'elle soit évangélisée par ceux mêmes qui ont travaillé à lui arracher la foi. C'est ce que nous voyons par ces conversions nombreuses de ministres protestants qui reconnaissant leurs égarements, ne demandent qu'à rentrer dans le bercail. Quelle joie, quelle espérance pour le Vicaire du Christ, l'humble vieillard du Vatican, lorsqu'il voit cette soumission venant de ceux qui ont été ses ennemis les plus acharnés !

La Famine en Chine.

Nous empruntons ce qui suit aux *Missions Catholiques* :

Un des membres les plus éminents de la Société de Géographie de Lyon a récemment appelé l'attention de cette Société sur un sujet d'une navrante actualité : la famine qui désole le nord de la Chine. Les informations de M. Milsom confirment celles que nous enregistrons depuis plusieurs mois. Nous nous faisons avec empressement l'écho de l'appel de M. Milsom, en reproduisant l'extrait suivant du procès-verbal de la séance tenue, le 16 mai dernier, sous la présidence de M. Louis Desgrand :

" Faisant le tableau de la famine. M. Milsom dit que quatre grandes provinces du nord de la Chine sont, depuis un an, en proie à la détresse la plus grande, par suite de la sécheresse et du manque de récoltes. Ce sont : le

Chen-si, avec une population de 10 millions d'âmes ; le Chan-si, qui en a 14 millions ; le Ho-nan, 23 millions, et le Pé-thé-ly, 28 millions ; soit environ 70 millions d'habitants, sur lesquels neuf à dix millions sont décimés par la faim et n'ont pour ressources que l'herbe des champs, les racines desséchées du riz et le chaume des toits. On a cité même quelques cas de cannibalisme.

" Le déboisement des forêts et le dessèchement des cours d'eau, qui en est la conséquence fatale, ont bien pu être la cause première de cette diminution considérable des produits agricoles dans ces contrées ; mais M. Milsom et avec lui, tous les voyageurs, missionnaires, négociants ou savants, qui ont écrit sur la Chine, affirment que l'aggravation si terrible de la disette est due surtout à l'incurie de l'administration chinoise, qui laisse toutes les voies de communications, routes et fleuves, dans un état tel, que c'est à grand-peine qu'on peut essayer de faire parvenir des secours en riz et autres provisions dans ces malheureuses provinces.

" Cependant, tous les missionnaires rivalisent de zèle pour apporter quelque soulagement à une effroyable misère qui dépasse tous ce qu'on a vu jusqu'à ce jour. Des comités de secours ont été formés par les Européens résidant en Chine, et les mandarins eux-mêmes sont enfin intervenus pour loger et secourir, tant bien que mal, aux portes des villes, les nombreux émigrants qui ont pu y arriver.

" Mais ces secours sont insuffisants, et des listes de souscription pour les victimes de la famine circulent en Angleterre sous le meilleur patronage. M. Milsom ne croit pas que la France puisse rester indifférente à ce grand mouvement de sympathie et de charité et il espère que chacun tiendra à honneur de contribuer, par une offrande, si minime soit-elle, au soulagement d'une si affreuse misère.

" M. le Président espère, comme M. Milsom, que cet appel, reproduit par les journaux, sera entendu, et il le remercie de son intéressante lecture. M. le Président ajoute que le journal les *Missions Catholiques*, dont le concours a procuré aux affamés de l'Inde des sommes considérables, est sans doute disposé à s'occuper de la Chine, et qu'il insérera probablement l'appel fait à la Société.

Rome.

Voici la traduction du discours prononcé par le Pape, en réponse à l'adresse de M. le général Kanzler, ministre des armes, qui, admis à l'audience le 6 juin, déposait entre les mains du Saint-Père les nombreuses adresses de fidélité des zouaves pontificaux étrangers et lui présentait, en même temps, les membres présents à Rome de ce vaillant corps d'armée.

Cet admirable discours a produit sur tous ceux qui ont eu le bonheur de l'entendre, et il produira partout la plus profonde impression :

DISCOURS DE LEON XIII

Aux Officiers Pontificaux

Plusieurs fois, en ces années passées, Nous eûmes la satisfaction de voir dans cette même salle les officiers de l'armée pontificale s'approcher du trône de Notre regretté et glorieux prédécesseur Pie IX, afin de déposer à ses pieds l'hommage de leur dévouement et de leur fidélité inaltérable pour la défense du Saint-Siège.

La divine Providence, dans ses conseils secrets a disposé que Nous ayons aujourd'hui, Nous-même, à accueillir ici tant d'illustres défenseurs de ce siège apostolique, et à entendre, par la bouche du ministre, leur digne général, les protestations nouvelles de leur sincère attachement à l'Eglise, à la chaire de Saint Pierre et à Notre humble personne.

Nous ne pouvons assez exprimer en paroles la très vive satisfaction que Nous ressentons en ce moment, et Nous remercions de tout cœur le Seigneur, qui au milieu de tant d'exemples de félonie et tandis qu'on viole si facilement de nos jours les serments les plus saints, vous a donné la force de conserver dans vos cœurs le sentiment si vif de l'honneur et du devoir, au point de mériter en tant de rencontres les bénédictions catholiques, l'admiration et l'estime de nos ennemis eux-mêmes.

Nous sommes heureux aussi de vous adresser aujourd'hui notre parole de louange et de vous encourager à rester fermes dans vos desseins, à vous maintenir fidèles au drapeau glorieux que vous avez levé. Et il est bien juste que je dise ce drapeau glorieux, parce qu'il n'y a pas de cause plus belle et plus sainte que celle de défendre les

droits sacrés de l'Eglise et de son auguste Chef ; il n'y a pas de gloire militaire plus splendide que de porter haut l'honneur de ce drapeau sacré. En défendant la papauté, vous défendez une des plus providentielles institutions divines ; en défendant la papauté, vous vous faites l'appui et le soutien de cette position souveraine que la divine Providence a accordée au Chef de l'Eglise pour l'indépendance de son autorité ; en défendant la papauté, vous l'aidez à répandre dans le monde ses effets bienfaisants et salutaires.

Ah ! plaise au Ciel que les gouverneurs des peuples, avertis par les derniers événements et par les récents attentats, se persuadent enfin de cette influence bienfaisante de l'Eglise et de la Papauté pour l'avantage et le bien-être des nations, et que, rendant au chef de la catholicité sa pleine liberté et son indépendance, ils préparent de meilleures destinées à leurs sujets.

Mais hélas ! la guerre contre l'Eglise dure encore sans pitié ; à l'Eglise on nie cette liberté et cette indépendance auxquelles comme société parfaite elle a tout droit ; à l'Eglise, qui est une institution divine, les lois humaines et l'Etat veulent imposer la dépendance et la servitude.

En de telles conditions nous devons adorer profondément les conseils de Dieu, et en même temps nous fortifier par la pensée que sa miséricorde veille tendrement au bien de son Eglise, et que son secours est peut être plus proche au moment où il semble plus éloigné.

En attendant, à vous glorieux champions du droit et de la justice, Nous dirons pour finir : Persévérez, demeurez fidèles à vos devoirs ; qu'aucun acte de votre vie ne ternisse votre honorable carrière. S'il plaît à Dieu d'abrégier les jours de l'épreuve, en nous accordant des temps meilleurs, vous vous trouverez à votre poste, prêts à défendre les droits sacrés de l'Eglise ; s'il en dispose autrement, vous aurez la consolation d'avoir partagé avec Nous l'infortune et le revers.

Avec ces sentiments, Nous vous bénissons, vous et tous vos subordonnés, et Nous sommes certains que cette bénédiction vous fortifiera et vous affermira dans la piété et dans la fidélité qui vous honorent si hautement.

Benedictio Dei, etc.

Bulletin des Annonces.

Alexandre Caron,
AGENT D'ASSURANCE

Contre le Feu, les Accidents et sur la Vie.

Se charge de la collection des comptes, ventes de terres, etc., à des taux

TRÈS MODÉRÉS.

S'adresser au Bureau de Poste de la Rivière du Loup (en Haut), Province de Québec.

Ed. PHILBERT,
AVOCAT,

Prend toutes poursuites et défenses, Civiles ou Criminelles.

Bureau : 114, Québec, rue St. Pierre,

Bureau de Jacques Auger, Syndic Officiel.

DOMICILE : No. 10, Rue des Commissaires, St. Roch, Québec.

HEURES DE BUREAU : De 9 A.M. à 5 P.M

EN VENTE.

—
LE
FOYER DOMESTIQUE,

Pour les années 1876 et 1877.

PRIX.—\$2.00 pour chaque année.



FACTUMS,

PAMPHLETS

et autres Impressions dans les deux langues, exécutées sous le plus court délai et à prix modérés, aux ateliers du Foyer Domestique.



NOUVEAU MAGASIN

DE

Lampes, Vaisselle, Verrerie, Pendule,
HUILE DE CHARBON, Etc.

No. 121 Rue Rideau

SUIVANT L'ENSEIGNE DU TEA POT.

Le Soussigné, J. A. CHEVRIER, s'étant retiré de la Société Leavens, Parson & Chevrier, se propose d'ouvrir un magasin à l'endroit ci-haut mentionné, au premier Mai prochain.

On trouvera toujours à ce magasin un assortiment complet de Lampes, Vaisselle, Verrerie, et d'Huile de Charbon, canadienne et américaine, de première qualité.

Il invite tout le monde en général, surtout le clergé, les couvents et les collèges à lui faire une visite avant d'aller ailleurs.

Il promet à tous pleine et entière satisfaction tant qu'à la qualité et le prix des marchandises.

J. A. CHEVRIER,

121 Rue Rideau.

Agents du FOYER DOMESTIQUE pour les Villes.

MONTREAL.—M. IGNACE ST. AMOUR, 19 Rue St. Charles Barromé

QUÉBEC.—Mr. J. O. FILTEAU, Coin des rues Artillerie et St. Michel
Quartier Montcalm.

TROIS-RIVIÈRES.—Mr. EPH. DUFRESNE, Avocat.

RIMOUSKI.—Mr. ALPHONSE COUILLARD.

LÉVIS.—Mr. ELZÉAR BÉDARD, Marchand.

SHERBROOKE.—Mr. C. GÉLINAS, Agent d'Assurance.

ST. HYACINTHE.—Mr. J. DE LA BROQUERIE-TACHÉ.

SOREL.—Mr. J. O. WEILBRENNER, Jr.

ST. JEAN.—Mr. JEAN BOURGUIGNON.

\$10. SAVED!

Buy the IMPROVED
VICTOR
Sewing Machine.



It is so simple in construction and runs so easily that a child can operate it.
It has the straight, self-setting needle, our improved shuttle, with a perfect tension, which does not change as the bobbin becomes exhausted.
All the wearing points are adjustable, and it combines every desirable improvement.
Every Machine is sent out ready for use, after being thoroughly tested.
Notwithstanding the GREAT REDUCTION IN PRICES we continue to use the best material and exercise the greatest care in their manufacture.

VICTOR SEWING MACHINE CO.,

Western Branch Office, 381 West Madison St., Chicago, Ill. PRINCIPAL OFFICE and Manufactories, Middletown, Conn.

Bulletin des Annonces.

Le PORTRAIT de Mgr. CONROY,

Délégué Apostolique en Amérique, est en vente aux Bureaux du *Foyer Domestique*, à raison de \$1.00 par copie, ou \$8.00 par 12 copies.

EN VOIE DE PUBLICATION.

HISTOIRE DES PRINCIPALES INSTITUTIONS CHARITABLES DU CANADA,

Depuis leur Fondation jusqu'à nos jours

Cet Ouvrage, dont la 1ère Livraison vient de paraître, devra former Cinq Volumes, illustrés de *Portraits, Gravures, Plans*, etc., et sera publié en VINGT LIVRAISONS de 150 pages chacune, à raison de \$1 par chaque Livraison, les frais de poste compris. Quatre Livraisons formeront un volume d'environ 600 pages.

La 1ère Livraison est maintenant en vente. On prie les personnes désireuses d'encourager cet Ouvrage à acheter de suite cette 1ère Livraison, car le tirage, à l'avenir, sera proportionné au chiffre des Souscripteurs acquis par la vente du Cahier actuellement en vente.

S'adresser par lettre à

STANISLAS DRAPEAU,

Bureaux du *Foyer Domestique*, Ottawa.

NEUVIÈME ANNÉE.

LA GAZETTE DES FAMILLES, PARAISSANT LES 1er et 15 du Mois. \$1 par an.

Revue Religieuse, Littéraire et Agricole.

Recommandée par NN. SS. l'Archevêque de Québec, les Evêques de Montréal, d'Ottawa, de Rimouski, des Trois-Rivières, de Sherbrooke et de Saint-Hyacinthe.

Cette REVUE, spécialement destinée aux Familles, paraît les 1er et 15 de chaque mois, par Cahier de SEIZE pages, double colonne, formant à la fin de l'année un magnifique volume de 383 pages de matières choisies et propres à l'instruction de la famille et à charmer ses loisirs.

ABONNEMENT.—Canada.....\$1.00 par année, payable d'avance.
Etats-Unis..... 1.10 do do
Europe.....1.50 do do

On s'abonne chez tous les Maîtres de Poste, et aussi par lettre adressée à Mr. l'Administrateur de la *Gazette des Familles*, à Ottawa.

✂ Nous sommes en mesure de fournir aux nouveaux abonnés tous les numéros parus durant l'année de 1877, à raison de \$1

Imprimerie du FOYER DOMESTIQUE

On exécute à cette Imprimerie toutes sortes d'impressions de luxe et de goût, avec promptitude et à bas prix.

S'adresser à

ALBERT PAGE,

Fermier des Impressions de l'Imprimerie du *Foyer Domestique*.